

A photograph of a woman from the waist down, wearing a vibrant red, pleated, knee-length dress and matching red velvet high-heeled shoes with a large floral detail on the side. She is standing in a doorway with a white frame and a light-colored tiled floor. The background is a plain white wall.

ADRIANA TRIGIANI

TRÈS CHÈRE
VALENTINE

ROMAN

Par l'auteure du best-seller
L'Italienne


CHARLESTON

ADRIANA TRIGIANI

TRÈS CHÈRE VALENTINE

New York, 2007.

De génération en génération, les Roncalli ont mis tout leur amour dans la confection d'exquises chaussures de mariage, façonnées dans les cuirs les plus tendres et les satins les plus chatoyants. Une passion qui a permis à la petite entreprise familiale de perdurer, en plein cœur d'un Manhattan envahi par les grandes enseignes. Aujourd'hui, c'est à Valentine qu'il revient de poursuivre cet héritage. Mais prise dans les tumultes de la vie new-yorkaise et son histoire d'amour compliquée avec un jeune chef en vogue, l'inspiration lui manque. Et si un voyage en Italie sur les traces de son histoire familiale l'aidait à découvrir sa voix artistique? Et peut-être beaucoup d'autres choses sur elle-même...

Des rues encombrées de Manhattan aux verdoyantes collines toscanes, à la rencontre d'une jeune femme passionnée et inoubliable.

« POIGNANT, DRÔLE, TENDRE ET INCANDESCENT,
TRÈS CHÈRE VALENTINE EST
UN MAGNIFIQUE CADEAU POUR TOUS LES FANS
D'ADRIANA TRIGIANI. »

Boston Globe

Traduit de l'anglais par Fabienne Duvigneau

ISBN : 978-2-36812-455-0



9 782368 124550

22,50 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Couverture : le-petitatelier.com
Photo : Trevillon Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

TRÈS CHÈRE VALENTINE

Titre original : *Very Valentine*
Copyright © 2009 by The Glory of Everything Company
Tous droits réservés

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Fabienne Duvigneau

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-455-0

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Adriana Trigiani

TRÈS CHÈRE
VALENTINE

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Fabienne Duvigneau



*En mémoire de mon grand-père,
Carlo Bonicelli, maître bottier.*

TABLE DES MATIÈRES

1. Mariage à Long Island.....	11
2. 166 Perry Street	43
3. Greenwich Village.....	63
4. Gramercy Park	95
5. Forest Hills	131
6. L'Hôtel Carlyle.....	163
7. SoHo	183
8. Mott Street	211
9. L'Hudson	233
10. Arezzo	259
11. Lago Argentó	279
12. L'île de Capri	299
13. Da Costanzo	321
14. Au croisement de la 58 ^e Rue et de la Cinquième Avenue.....	361
Remerciements.....	397

Mariage à Long Island

JE NE SUIS PAS LA JOLIE SŒUR.

Je ne suis pas non plus la sœur intelligente. Je suis celle qui est rigolote. On me voit ainsi depuis si longtemps que toute ma vie, finalement, je me suis dit : *Toi, tu es la rigolote.*

Si je devais mourir, et croyez-moi je n'en ai aucune envie, mais si je devais choisir un endroit, je voudrais mourir exactement ici, dans les toilettes pour femmes du grand hôtel La Dolce Vita. C'est l'effet des miroirs. J'ai l'air tout simplement canon, même en 3D. Sans être une scientifique, je pense qu'il y a quelque chose, dans la manière dont les glaces sont inclinées, dans le chatolement du marbre bleu et la lumière dorée des lustres en cristal, qui crée une illusion d'optique et transforme mon reflet en une longue cuillère à cocktail toute mince et rose.

C'est ma huitième réception (la troisième en tant que membre d'honneur) à La Dolce Vita, le nom officiel de l'usine à mariages préférée de notre famille à Long Island.

Tous les gens que je connais se sont mariés ici, du moins tous les gens avec qui j'ai un lien de parenté.

En 1984, mes sœurs et moi y avons fait nos premiers pas en portant les fleurs au mariage de notre cousine Mary Theresa, qui comptait plus de membres d'honneur sous le dais nuptial que d'invités aux tables. Ce mariage, outre un échange de vœux sacrés entre une femme et un homme, était aussi un *spectacle*, avec des costumes, une chorégraphie et des éclairages spéciaux, où la mariée était une star et le marié tenait le rôle du machiniste.

Mary T. se considérant comme une altesse royale italo-américaine, il y avait une haie de Chevaliers de Colomb lorsque le cortège s'est rendu au salon vénitien au plafond semé d'étoiles.

Les chevaliers étaient d'une élégance souveraine avec leurs smokings, leurs ceintures rouges, leurs capes noires et leurs chapeaux tricornes à plumes de marabout. J'avais en même temps que les autres fillettes, tandis que l'orchestre entonnait *Nobody Does It Better*, mais j'ai voulu m'enfuir quand les chevaliers ont levé leurs épées pour former une voûte. Tante Feen m'a rattrapée et poussée en avant. Les yeux fermés, agrippant mon bouquet de toutes mes forces, j'ai couru sous les épées comme si j'étais poursuivie par des démons.

Malgré ma peur de ce qui est acéré et qui peut tuer, je suis tombée amoureuse de La Dolce Vita ce jour-là. C'était ma première grande soirée italienne. J'étais terriblement impatiente de grandir et de ressembler à ma mère et à ses amies qui buaient des vodkas orange dans des verres en cristal taillé, toutes frémissantes sous les sequins argentés dont elles étaient couvertes de la tête aux pieds. À neuf ans, je trouvais que La Dolce Vita avait une classe folle. Peu m'importait que le bâtiment, vu depuis la voie rapide en bordure de Northern Boulevard, se dresse comme un casino de la Riviera française relooké façon Long Island. Pour moi, c'était la Maison enchantée.

L'enchantement commence dès que la voiture s'arrête devant l'entrée de l'hôtel. La majestueuse allée circulaire

paraît tout droit tirée d'un roman de Jane Austen, et évoque aussi le parvis du voiturier devant Neiman Marcus dans un luxueux centre commercial du New Jersey. Telle est la caractéristique de La Dolce Vita : partout où se pose votre regard, l'établissement vous rappelle des lieux élégants où vous êtes déjà allé. Les hautes fenêtres sont une allusion au Metropolitan Opera de New York, tandis que la fontaine est clairement une réplique de la fontaine de Trevi. On pourrait presque se croire dans le centre de Rome, si l'on ne remarquait pas que l'eau qui cascade couvre à peine le bruit de la circulation sur la I-495.

Les jardins sont une merveille d'entretien, avec de longs rectangles délimités par des buis, des haies d'ifs, des médaillons ovales de troènes, des buissons de myrte dressés comme des cônes de crème glacée. Des lits de cailoux brillants émaillent les massifs soigneusement taillés, prélude décoratif aux sculptures en verre translucide qui surplombent le bar à sushis.

L'éclairage extérieur reproduit la splendeur de Las Vegas, mais ici la touche artistique témoigne d'un goût beaucoup plus sûr. Les ampoules savamment dissimulées répandent une lueur discrète et tamisée. Des buissons en forme de croissants de lune gardent la porte d'entrée. Au-dessous, des oiseaux lumineux piqués dans des boules de verdure dansent comme des ombrelles à cocktail.

L'orchestre joue *Burning Down the House* des Talking Heads pendant que je reprends mon souffle dans les toilettes pour femmes. Je suis seule pour la première fois en ce jour du mariage de ma sœur Jaclyn, et j'apprécie. La journée a été longue. La tension de ma famille entière s'est logée dans mes cervicales. Quand mon tour viendra, je m'enfuirai pour me marier à la mairie, parce que mes os ne supportent plus la pression que leur infligent ces extravagants mariages des Roncalli. Je n'aurai pas les crevettes panées à la bière ni les rillettes de saumon, mais je survivrai. Les mois de préparatifs pour ce mariage ont failli me provoquer un ulcère, et son exécution a déclenché une palpitation de ma paupière droite. Elle ne s'est apaisée

que lorsque j'y ai appliqué un anneau de dentition glacé que j'ai subtilisé au bébé de ma cousine Kitty Calzetti après la messe nuptiale. Malgré les brûlures d'estomac, c'est un jour merveilleux, parce que je suis heureuse pour ma petite sœur. Je me rappelle l'avoir tenue dans mes bras à sa naissance, telle une rose en porcelaine de Capodimonte.

Je brandis devant le miroir ma pochette à sequins taillée comme un verre à martini (cadeau de la mariée pour l'occasion) et je déclare :

— J'aimerais remercier Kleinfeld de Brooklyn, qui a écrasé Vera Wang en produisant une robe de mariée bustier sans égale. Et j'aimerais aussi remercier Spanx, le génial concepteur de gaines amincissantes, grâce à qui la poire qui me tient lieu de silhouette s'est muée en planche de surf.

Je m'approche plus près du miroir et inspecte mes dents. Il n'y a pas de mariage italien sans palourdes à l'ail et au persil, et chacun sait où ce dernier atterrit.

Mon maquillage professionnel, assuré (à moitié prix) par la belle-sœur de la meilleure amie de la mariée, Nancy DeNoia, tient vraiment bien. Elle l'a réalisé vers huit heures ce matin, et nous en sommes maintenant au dîner, mais il reste frais et impeccable. « C'est la poudre. *Banane*, de LeClerc », a affirmé ma sœur aînée, Tess. Et elle sait de quoi elle parle : elle a gardé le teint mat pendant ses deux accouchements. Nous avons des photos pour le prouver.

Ce matin, mes sœurs, notre mère et moi avons pris place sur des chaises pliantes devant le grand miroir « Âge d'or d'Hollywood » de Maman, dans la chambre de la maison Tudor de mes parents à Forest Hills. Une ribambelle de jolies (pas toutes) demoiselles d'honneur assises côte à côte.

— Regardez-nous, a dit ma mère en étirant le cou comme une tortue, les mains en coupe sous son menton. On croirait que nous sommes sœurs.

— Nous *sommes* sœurs, lui ai-je rappelé, un œil sur les autres dans le miroir.

Voyant l'expression blessée de ma mère, j'ai ajouté :

— Et toi... tu es notre mère adolescente.

— N'exagérons pas !

Ma mère de soixante et un ans, baptisée Michelina en hommage à son père, Michael (tout le monde appelle ma mère « Mike »), avec son visage en forme de cœur, ses grands yeux marron, ses lèvres charnues et son rouge à lèvres de la couleur d'un pot en terre cuite, s'est admirée d'un air satisfait dans le miroir. Ma mère est la seule femme que je connaisse qui arrive déjà complètement maquillée devant la maquilleuse.

Les sœurs Roncalli, une fois exclu notre frère unique et aîné de la fratrie, Alfred (alias Le Raseur), et Papa (surnommé Dutch), sont un club réservé aux filles et ouvert H24. Nous sommes des meilleures amies qui partagent tout, à deux exceptions près : nous ne discutons jamais de nos vies sexuelles ni de nos comptes bancaires. Nous sommes liées par la tradition, par des secrets, et par le lisseur à cheveux de notre mère.

Ce lien a été forgé quand nous étions petites. Maman avait inventé les sorties Entre Filles ; elle nous a ainsi traînées à une rétrospective de Nettie Rosenstein au FIT – le Fashion Institute of Technology – ou à notre première pièce de théâtre sur Broadway, *Bonsoir Maman*. En sortant du théâtre, elle a déclaré : « Qui aurait pensé qu'elle se tuerait à la fin ? », inquiète de nous avoir traumatisées à vie. Nous voyions le monde à travers les élégantes jumelles d'opéra de Maman. Chaque année, la semaine précédant Noël, elle nous emmenait boire un thé au Palm Court, dans le luxueux salon du Plaza Hotel. Après nous être gavées de délicieux scones arrosés de crème Chantilly et de confiture de framboises, nous prenions notre photo sous le célèbre portrait d'Eloise. Nous étions toutes habillées pareil, et Maman, bien sûr, se tenait à nos côtés.

Quand Rosalie Signorelli Ciardullo s'est mise à vendre du fond de teint minéral à domicile, devinez quels mannequins Maman lui a proposés pour l'accompagner ? Tess (peau sèche), moi (peau grasse) et Jaclyn (peau sensible). Quant à Maman, qui avait cinquante-trois ans à l'époque,

elle a offert ses services auprès du groupe des trente-neuf ans.

— Tous les grands artistes commencent avec une toile vierge, a annoncé Nancy DeNoia en étalant une base couleur Cheerios sur mon front.

J'ai failli répondre : « Ceux qui s'autoproclament artistes n'en sont probablement pas. »

Mais pourquoi iriez-vous contredire la femme qui tient dans sa main les outils pour vous transformer en Cher au top de sa carrière ?

Je me suis tue tandis qu'elle tapotait l'éponge sur mes joues.

— On efface le tarin..., a dit Nancy en posant le maquillage par petites touches appuyées sur l'arête de mon nez.

Son haleine sentait le chewing-gum à la menthe, et je me suis souvenue du jour où j'avais reçu un coup de batte de base-ball sur le nez en classe de troisième. On m'avait appliqué de la glace de la même manière, tandis qu'un flot de sang coulait sans discontinuer de mes deux narines.

Tel un architecte passant en revue son chantier, Nancy la Délicate a reculé pour observer mon visage.

— Bon, le nez a disparu. Maintenant, je peux sauver le reste.

J'ai fermé les yeux et feint de méditer pour que Nancy cesse de détailler à voix haute, un à un, les défauts de ma physiologie. Elle a pris un pinceau fin, l'a trempé dans de l'eau froide, puis l'a passé sur un boîtier carré imbibé d'une encre châtain. J'ai senti mes sourcils me chatouiller pendant qu'elle dessinait de minuscules poils. Moi, j'ai grandi avec Madonna pour modèle : quand elle épilait, j'épilais. J'en paie le prix à présent.

J'avais le visage raide de peinture fraîche jusqu'à ce que Nancy plonge un pinceau kabuki dans la poudre et me réveille la peau avec des mouvements circulaires, comme lors de la phase lustrante à la station de lavage Andretti. À la fin, je ressemblais à un chiot nouveau-né, lisse et pâteux, avec des yeux humides, et pas de nez.

Dans les toilettes, je me fais une séance retouche rouge à lèvres, parce que moi, je *mange* aux mariages. Après des semaines de régime pour rentrer dans ma robe, je me dis que je mérite bien une tournée de Pink Lady, tous les canapés que je peux avaler, et assez de *cannoli* pour laisser un cratère sombre sur le plateau tournant au milieu de la table vénitienne. Je ne suis pas inquiète : j'éliminerai tout cela en dansant sur la version longue de l'*Electric Slide*. Je prends le tube de rouge à lèvres dans mon sac. Il n'y a rien de pire que des lèvres nues avec un contour indélébile tracé au crayon prune. Je remets de la couleur au milieu.

Enfants, quand nous ne nous déguisons pas en mariées, mes sœurs et moi jouions à Notre Enterrement. Non que mes parents soient des gens morbides, ni que nous ayons traversé des expériences terribles. Nous sommes italiennes, tout simplement, et c'est donc la loi dans l'univers Roncalli : pour tout événement heureux, il doit y avoir une contrepartie triste. Les mariages sont pour les jeunes et les enterrements sont les mariages des vieux. Les uns comme les autres, ainsi que je l'ai appris, requièrent une longue préparation.

Il y a des règles sacrées dans notre famille. L'une impose d'assister à l'enterrement de toute personne connue ou avec laquelle nous avons eu un contact quelconque : les membres de la famille (issus du même sang, pièces rapportées et leurs cousins), les amis proches, mais aussi les professeurs, les coiffeuses et les médecins. Tout professionnel qui a émis une opinion ou rendu un diagnostic est admissible. Il y a une catégorie spéciale pour les livreurs, parmi lesquels « Oncle Larry », notre fidèle serviteur de chez UPS qui est parti brutalement un samedi matin de 1983. Maman nous a fait manquer l'école le lundi suivant pour nous emmener à son enterrement à Manhasset. « Question de respect », nous a-t-elle dit à l'époque, mais nous connaissions la vraie raison. Elle aime se pomponner, c'est tout.

La deuxième règle de la famille Roncalli est de participer à toutes les fêtes et à tous les mariages auxquels nous

sommes invités, y compris celui du cousin Paulie, ce pervers qui a été renvoyé de l'école de danse Arthur Murray pour avoir peloté la prof (l'affaire s'est réglée à l'amiable, sans procès).

Il y a une troisième règle : ne jamais admettre que Maman s'est fait refaire le nez en 1966. Peu importe qu'elle ait un nez à la Annette Funicello, alors que nous, ses enfants biologiques, avons un profil digne de Marty Feldman. « Personne ne devinera jamais... sauf si vous le leur dites, nous a sermonnés notre mère. Et si on vous interroge, vous n'avez qu'à répondre que le gène du nez de votre père était dominant. »

— Ah, tu es là !

Ma mère entre en trombe dans les toilettes, toute de soie chiffonnée et de plumes. On dirait une mandarine frappée, comme si quelqu'un l'avait fourrée dans un mixeur et avait appuyé sur la fonction « glace pilée ».

— Ces miroirs sont incroyables, non ?

Maman présente son dos au miroir et scrute l'arrière de sa robe par-dessus son épaule. Satisfaite, elle déclare :

— J'ai l'air d'une sylphide. On peut penser ce qu'on veut, le régime Jenny Craig, ça marche. Comment c'est, à ta table ?

— Atroce.

— Oh, arrête. Tu es à la table des Amis. Tu es censée...

Elle serre les poings et pédale à toute vitesse. Je déteste lorsqu'elle fait ce geste, mais elle n'en tient pas compte.

— ... assurer l'animation.

— Maman, s'il te plaît.

— Cette attitude toxique t'empêche de t'amuser. Tu ressembles à un pétrolier qui déverse une nappe d'hydrocarbures en pleine mer.

Ma mère applique son rouge à lèvres sans se regarder dans le miroir, les yeux fixés sur moi. Elle referme le tube en métal d'un geste brusque.

— Tu aurais dû venir accompagnée. Ne t'étonne pas si tous les couples que nous connaissons te proposent leur fils unique comme on offre une brochette de bœuf.

— Les Delboccio aimeraient que je me mette avec Frank.

Je m'appuie contre le mur et croise les bras parce que, franchement, je ne peux pas m'asseoir dans cette robe. La gaine me broie le diaphragme.

— Formidable ! Tu vois, c'est le destin qui a voulu que tu sois à la table des Amis.

— Maman, Frank est gay.

— Oh, vous les filles. Vous utilisez cette carte gay chaque fois que ça vous arrange. Il a quarante-trois ans, il ne s'est jamais marié et il accompagne sa mère avec son club de mah-jong dans les îles tous les printemps, et alors ? Ça ne veut pas nécessairement dire qu'il est gay. C'est peut-être juste un hétéro qui sent bon, qui s'habille avec goût et qui s'intéresse aux gens quand il leur parle. Fais-moi plaisir. Sors avec Frank. Va danser ! Va au musée ! Au restaurant ! Tu porteras tes jolies tenues et tu te distrairas, au moins, avec un homme qui a de l'allure et qui sait comment traiter les femmes ! Un « gai luron » – voilà le véritable sens du mot « gay ».

Maman m'observe, et l'expression qu'elle voit sur mon visage lui fait fondre le cœur, comme toujours depuis aussi loin que je m'en souviens. Elle est de mon côté, de cela je ne douterai jamais.

— Tu as tellement à offrir, Valentine. Je ne veux pas que tu baisses les bras. Tu es une gagnante ! Tu es drôle ! Ma mère me serre dans ses bras.

— Viens là, que je te regarde.

Elle pose ses mains sur mon visage.

— Tu as une beauté très originale. Tes beaux yeux marron sont écartés juste comme il faut. Tu as hérité les lèvres de mon côté de la famille, Dieu merci. Les lèvres des Roncalli sont si minces, il faut les maintenir avec du Velcro pour pouvoir mâcher. Et ton nez, malgré ce que Nancy a dit aujourd'hui...

— Maman, tout va bien.

— C'était grossier de sa part. Mais je me suis mordu la langue pour ne rien répondre parce qu'il y a deux

catégories de personnes avec qui on ne discute jamais : les artistes maquilleuses et les plombiers. Les uns comme les autres, ils ont tout pouvoir. Et ton nez est parfait. L'arête est mince, ce qui est adorable de profil, et il est droit, alors que le mien avait une bosse.

— Ah bon ?

Je n'en reviens pas que ma mère évoque L'Opération. Je n'ai jamais vu son ancien nez. Il n'existe qu'une seule photo de Maman avec son nez d'avant, mais c'est une photo de classe lorsqu'elle était au lycée, et sa tête est si petite qu'on ne distingue pas bien ses traits.

— Oh oui, une bosse hideuse. Mais tu sais, j'ai toujours considéré cette bosse avec calme et lucidité. Je la voyais comme une imperfection que je pouvais réparer. Il y a des choses qu'on peut réparer dans cette vie. Alors, on les répare, et on avance.

— Tu es en train de me dire que je devrais me refaire le nez ?

— Personnellement, je n'y toucherais pas. En plus, le nez se voit moins chez quelqu'un de grand. Sois reconnaissante d'avoir pris tout ce qu'il y a de plus grand dans la famille.

— Merci, Maman.

Parmi la population moyenne, un mètre soixante-quatorze n'est pas exactement grand, mais aux yeux de ma famille, je suis un séquoia géant.

Maman ouvre sa minuscule pochette à sequins, en sort un atomiseur Dolce & Gabbana au bouchon rouge et s'en asperge la nuque.

— Tu en veux ?

— Non. La table des Amis devra se contenter de mon odeur musquée naturelle.

Maman lève haut le bras et vaporise du parfum au-dessus de ses cheveux, remontés en un époustouflant chignon banane constellé de paillettes orange, véritable sémaphore qui, selon votre position sur la piste de danse, peut vous aveugler de ses feux.

Quand j'étais petite, je la regardais se transformer devant le miroir avant de sortir avec Papa. Organisée et efficace,

elle commençait par disposer ses divers produits et instruments sur la table de maquillage, ouvrait les poudriers, dévissait les capuchons des tubes et des flacons. Ensuite, elle réfléchissait, tout en taillant son eyeliner au-dessus de la poubelle. Une fois qu'un long serpent brun s'était détaché du crayon, elle soulignait la limite inférieure de ses sourcils, estompait à la brosse, puis posait l'ombre à paupières sur l'arcade.

— Ça ne va pas, Valentine ?

— Si, si. Je t'aime, c'est tout. C'est tout.

— J'ai hâte de découvrir ce que...

Ma mère s'interrompt, soudain pensive.

— Tu sais quoi ? reprend-elle. Si tu es la seule de mes enfants qui reste vieille fille, je te défendrai fièrement toute ta vie. Enfin, si c'est *vraiment* ce que tu souhaites.

Voilà sans doute la qualité que je préfère chez ma mère. Elle voit le célibat comme une infirmité, un peu comme être manchot, mais elle ne me donne jamais l'impression que je dois adopter son point de vue.

— Maman, je suis très heureuse.

— Tu pourrais l'être davantage.

— Ça, c'est vrai.

Elle pointe un doigt sur moi.

— Tu peux réinventer ta vie comme tu veux. Tu n'es pas obligée de vivre avec ma mère et de fabriquer des chaussures.

— J'adore mon boulot, et j'adore l'endroit où j'habite.

— Je ne comprendrai jamais. Moi, tout ce que je désirais, c'était partir de chez moi. Et je n'ai jamais eu envie d'être créatrice de chaussures.

Maman et moi retournons bras dessus, bras dessous à la réception, tels deux astéroïdes, l'un rose, l'autre orange vif, évoluant sur un fond de ciel bleu vénitien. Puis je comprends que ce n'est pas pour cette raison que les invités nous regardent. J'ai sûrement l'air de soutenir ma mère – on doit donc se dire qu'elle a trop bu, ou bien, Dieu nous en préserve, qu'elle est assez vieille pour avoir besoin d'aide. J'entends presque les pensées de ma mère cliqueter dans

son cerveau à la manière de rouages tandis qu'elle aussi décode la situation. Elle me lâche le bras avec un geste gracieux et exécute une pirouette à trois cent soixante degrés au milieu de la piste de danse. Je plonge dans une révérence, comme si nous avions préparé ensemble ce petit numéro. Maman m'adresse un salut juvénile de la main et s'éloigne d'une démarche chaloupée en direction de la table des Parents, ne me laissant pas d'autre choix que de regagner la tyrannie des Amis.

La toute nouvelle belle-mère de ma sœur, Mrs McAdoo, porte un bouquet de corsage en roses pourpres qui pend comme un gros pneu sur sa robe de crêpe lilas. Le teint pâle de Mrs McAdoo se confond avec ses cheveux, coiffés en un carré tout simple. Ma mère ne tolérerait jamais le moindre cheveu blanc sur sa tête. Le seul blanc que vous trouverez à proximité de sa personne est dilué dans le carrelage en travertin de l'entrée, à la maison. « Pour avoir l'air d'une bonne sœur moribonde, non merci, dit-elle. Le look naturel, c'est très bien, mais je ne vois pas du tout pourquoi je choisirais celui-là. » Non, ma mère est d'un brun cendré intense, aujourd'hui et pour toujours (en tout cas tant que L'Oréal continuera à fabriquer cette nuance).

J'embrasse du regard la pièce, qui contient trois cent douze invités. Hier soir, ils étaient figurés par un tas de Post-it disposés sur un panneau, dans la cuisine de ma mère, et aujourd'hui, ils sont assis à la table qu'ils méritent en vertu de notre hiérarchie italo-américaine. Premier échelon : les Parents, Amis proches, Professionnels, Collègues, Cousins, Enfants. Deuxième échelon : la Belle-Famille. Et troisième : les Insulaires (des parents à qui on ne parle pas parce qu'il s'est passé quelque chose de moche, peu importe qu'on ne s'en souvienne pas) ; les Grossiers (ceux qui ont répondu tardivement) ; et enfin les Séniles (sans commentaire).

Je dois paraître bien esseulée sur la piste de danse. Pourquoi ne suis-je pas venue accompagnée ? Gabriel s'est offert comme cavalier, mais je ne voulais pas lui imposer

une danse des canards avec ma cousine Violet Ruggiero, par cette chaleur. Comment se fait-il que, parmi toutes les personnes présentes ici, je reste la seule célibataire de moins de quarante ans ? Sentant la honte qui me gagne, mon frère, Alfred, me prend la main à la seconde où la musique commence. C'est un peu bizarre de valser aux bras de votre frère unique, avec qui vous avez une relation tendue, sur *Can You Feel the Love Tonight*, mais je m'en accommode de mon mieux. C'est un partenaire de danse, après tout, même si nous sommes unis par les liens du sang. Il faut savoir apprécier ce qu'on a.

— Merci, Alfred.

— Je danse avec toutes mes sœurs, répond-il, comme un mécanicien de chez Midas qui coche sa liste de réparations.

Nous tournoyons pendant un moment. Je tente maladroitement d'engager la conversation.

— Tu sais pourquoi Dieu a inventé les frères dans les familles italiennes ?

Il mord à l'hameçon.

— Non, pourquoi ?

— Parce qu'il savait que les sœurs célibataires avaient besoin de quelqu'un avec qui danser aux mariages.

— Tu as intérêt à trouver une meilleure blague pour ton discours.

Il a raison, et je fulmine en silence. Mon frère a trente-neuf ans, mais je ne vois pas un homme d'âge mûr, père de deux enfants, je ne vois que le gamin maussade qui décrochait partout la mention « très bien » et n'avait aucun ami à l'école. La seule fois où il s'égayait, c'était quand la femme de ménage venait le jeudi et qu'il l'aidait à astiquer le carrelage. Là, Alfred était content : avec un balai à la main et de l'ammoniaque dans un seau.

Alfred a toujours le même épi dans les cheveux et la même expression sérieuse que lorsqu'il était plus jeune. Il a aussi l'ancien nez de Maman et la lèvre supérieure mince du côté de Papa. Il ne fait confiance à personne, y compris à sa famille, et il peut dénigrer pendant des heures les médias et le gouvernement. Alfred vous plombe

la journée dès qu'il ouvre la bouche. Il est le premier à appeler quand la chaîne New York 1 diffuse en direct les images d'une maison qui brûle, et le premier à envoyer des mails en masse lorsqu'on annonce une infestation de punaises de lit sur la côte Est. Il est aussi expert dans toutes les maladies qui affectent les familles de descendance méditerranéenne (les pathologies auto-immunes sont sa spécialité). Nous avons passé tout le réveillon de Noël l'année dernière à l'écouter discourir sur le prédiabète, de sorte que nous avons vraiment apprécié le baba au rhum quand est arrivé le dessert.

— Comment va Grannie ? demande-t-il.

Je regarde notre grand-mère, la mère de ma mère, Teodora Angelini, que l'on a assise à la table des Séniles afin qu'elle soit en compagnie de ses cousins et de sa dernière sœur encore en vie, ma grand-tante Feen. Tandis que les autres enlèvent les noix de la salade, courbés en deux sur leur assiette, elle se tient droite comme un général d'armée. Ma grand-mère est une rose solitaire dans un jardin de ronces grises.

Avec son rouge à lèvres rouge pimpant, son tailleur d'été en lin rouge, ses cheveux blancs mis en plis et de larges lunettes octogonales en écaille de tortue, elle ressemble à une gracieuse résidente de l'Upper East Side qui n'a jamais travaillé de sa vie. En réalité, la seule chose qu'elle a en commun avec ces dames de la haute société, c'est son tailleur. Grannie est une ouvrière propriétaire de son affaire. Nous créons des chaussures de mariage sur mesure dans Greenwich Village depuis 1903.

— Grannie va très bien, dis-je à mon frère.

— Elle peut à peine marcher, réplique Alfred.

— Elle a besoin de se faire opérer des genoux.

— Elle a besoin de plus que ça.

— Alfred. À part ses genoux, elle est en excellente forme.

— Tout est toujours rose avec toi, soupire Alfred. Tu es dans le déni total. Grannie a presque quatre-vingts ans et elle ralentit.

— C'est ridicule. J'habite avec elle. Elle virevolte toujours autour de moi.

— Vu que tu ne bouges pas, ce n'est pas difficile.

Et toc. La Pique. Comme je ne veux pas me disputer avec lui au mariage de ma sœur, je laisse passer, mais il continue :

— Grannie n'est pas éternelle. Elle devrait prendre sa retraite et profiter des enfants. Il y a une résidence seniors très sympa à côté de chez nous.

— Elle adore New York. Elle mourrait en banlieue.

— Je suis la seule personne dans cette famille qui soit capable de regarder la réalité en face. Il faut qu'elle prenne sa retraite. Je veux bien lui payer un appartement.

— Quelle générosité.

— Je ne pense pas à moi dans cette histoire.

— Ce serait bien la première fois, Alfred.

La loi de la jungle au sein d'une fratrie, nous sommes en plein dedans. Le ton d'Alfred, mon expression et le fait que nous avons arrêté de danser envoient une alerte muette à mes sœurs. Tess, pressentant un affrontement, s'est avancée sur la piste de danse et plante ses yeux dans les miens pour demander en silence : *Besoin de moi ?*

— Merci pour la valse.

Je tourne le dos à Alfred et me dirige vers la table des Amis, qui est à présent déserte parce que tous les plus de soixante ans foncent vers la piste pour se trémousser sur une version rock de *After the Lovin*.

Dans la ruée, je croise Papa et Maman.

— C'est notre chanson ! gazouille Maman en tenant la main de Papa en l'air comme une gymnaste brandissant un ruban.

Bientôt ils se pressent l'un contre l'autre, la joue de Maman collée à celle de Papa. On dirait deux frères siamois unis au sommet de la tête.

Une fois assise à la table des Amis, je prends ma fourchette et picore ma salade. Mon appétit s'est envolé. Je repose la fourchette. La piste de danse, bondée maintenant, m'évoque un tableau pointilliste composé de sequins,

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Très chère Valentine
Adriana Trigiani



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON